

Christophe Gibout et Christophe Mauny

## La question locale comme nouvelle frontière socio-spatiale

Au-delà de l'opposition entre football des villes et football des champs : le football « chez soi »

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

### Référence électronique

Christophe Gibout et Christophe Mauny, « La question locale comme nouvelle frontière socio-spatiale », *SociologieS* [En ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 02 juin 2009. URL : <http://sociologies.revues.org/index2763.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Association internationales des sociologues de langue française (AISLF)

<http://sociologies.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://sociologies.revues.org/index2763.html>

Document généré automatiquement le 03 octobre 2009.

Christophe Gibout et Christophe Mauny

## La question locale comme nouvelle frontière socio-spatiale

Au-delà de l'opposition entre football des villes et football des champs : le football « chez soi »

- 1 Le football, pratique sportive universellement connue et reconnue, génère des formes de pratique diverses, répandues ça et là sur le territoire national comme ailleurs. À l'évidence, il existe une réelle capacité des jeunes (et parfois moins jeunes) footballeurs à redéfinir les espaces et les règles de ce jeu, situant leur manière de pratiquer à l'interface de la forme officielle et des formes dérivées, plus labiles ou plastiques. À l'image du football, le construit de la pratique sportive, comme pratique sociale ordinaire, s'élabore aussi à partir d'une perception singulière trouvant son fondement dans l'identité personnelle des acteurs et/ou dans leur groupe communautaire d'appartenance (frontière humaine). Par ailleurs, si « à la mesure, sans doute, du déclin de l'explication purement endogène par la structure de classe, l'inscription territoriale apparaît de plus en plus chargée de pertinence explicative » (Gauchet, 1996), nous voulons cependant montrer que la dichotomie rural/urbain (frontière sociale) ne semble plus aujourd'hui heuristiquement pertinente pour comprendre les pratiques sociales du/au quotidien.
- 2 Dès lors, poser le problème de la question locale comme élément déterminant de la redéfinition des pratiques du football, c'est envisager la frontière socio-spatiale séparant la pratique d'un espace de l'espace de pratique. Il apparaît donc que « l'espace, fût-il sportif, est une construction sociale... » au regard du sens donné par les utilisateurs car « un espace n'a de sens qu'en référence aux agents qui s'y côtoient » (Vieille Marchiset, 1999). En d'autres termes, il y a déplacement de sens attribué à l'espace de pratique proportionnellement à la fréquence d'utilisation de cet espace et aux caractéristiques du public que l'on y trouve. Étant entendu que la frontière, qu'elle soit géographique, sociale, humaine, est subjectivée par la perception singulière de l'individu dans son rapport à l'environnement, aux autres et à soi, le concept de « localisation » prend ici toute son importance.
- 3 L'objet de notre travail consiste à interroger le « lien d'inclusion entre un objet culturel, ici le football, et des individus issus à chaque fois d'un univers social singulier » (Travert, 1995) à partir de trois formes de pratique préalablement identifiées : le football de compétition comme pratique sociale de référence<sup>1</sup>, le football de « pied d'immeuble » (Travert, 1995) et un football « sauvage » (Mauny & Gibout, 2008). Nous comprendrons le caractère « sauvage » du football au sens où Claude Lévi-Strauss décrit, conçoit et analyse les savoirs ordinaires et traditionnels (Lévi-Strauss, 1962). Il ne s'agit évidemment pas de péjorer l'adjectif et son acception mais seulement, comme cet auteur le fait avec les savoirs indigènes, de souligner sa légitimité, son crédit et sa capacité à construire et nourrir des actions et des théories sociales.
- 4 Nous souscrivons à la problématique du lien social afin de rendre compte du processus de domiciliation qui s'opère et qui montre que, quelle que soit la forme de pratique du football, le rapport à l'activité se complexifie, hésitant entre un lieu organisant la pratique et un espace voire un territoire organisé pour la pratique. La frontière représente cette ligne artificielle ou concrète, résultant le plus souvent d'une évolution historique et d'une négociation, qui délimite un « dedans » et un « dehors », un « en-deçà » et un « au-delà » (Benveniste, 1969), qui distingue in fine le « chez-soi » du territoire commun. L'activité football répond à des normes qui organisent sa pratique et permettent de distinguer d'une part l'espace du jeu de l'espace du non-jeu, d'autre part les espaces interactifs du jeu. Les lignes du terrain, réelles ou imaginaires,

marquent cette séparation entre le champ de jeu et l'extérieur, même pour des « terrains » non prévus pour le football <sup>2</sup>.

- 5 Notre enquête se décompose en trois temps. Elle s'appuie d'abord sur une abondante revue de littérature scientifique pour présenter les éléments saillants des deux premiers cas présentés. Puis, afin de poser l'hypothèse d'un « foot sauvage », nous avons conduit une observation de terrain sur quelques lieux urbains, périurbains et ruraux de pratique (en Régions Nord-Pas-de-Calais, Basse-Normandie et Poitou-Charentes). En complément, des entretiens non directifs et semi-directifs avec plusieurs usagers de ces lieux <sup>3</sup> ont permis de valider plus avant les données ressorties çà et là des observations et analyses afférentes autour des axes « espace - lieu - territoire », « temps - temporalité - histoire - historicité », « culture collective - arts de faire », « sociabilité - socialité », « jeu - activité jouée - pratique de référence ». Ainsi, pour paraphraser les propos de Laurence Roulleau-Berger sur la jeunesse,

« la [pratique] sera appréhendée à travers ce que les [pratiquants] pensent être en train de faire, c'est à dire ce avec quoi, ou au moyen de quoi ou au travers quoi ils perçoivent ce qu'ils sont, et non pas à travers les attributs qu'on leur prête. » (Roulleau-Berger, 1991, p. 19).

- 6 Ce travail nous conduit à poser l'hypothèse de la question locale comme élément central de la construction de la pratique sportive dans une logique d'abord identitaire et communautaire. Partant d'une évidence affirmant que l'on ne joue pas au football partout de la même façon, il s'agit de montrer, en prenant appui sur des productions existantes et sur notre propre recherche, que la redéfinition du rapport de force permettant d'instituer une frontière entre « eux » et « nous » participe d'une définition locale du football et d'un rapport particulier au problème fondamental : jouer avec et/ou jouer contre. S'inscrivant à la fois dans une perspective spatio-temporelle concernant le rapport à l'activité et une perspective socio-spatiale concernant le rapport aux autres, le concept de distance nous paraît alors particulièrement intéressant pour analyser la relation entretenue par des individus de différents milieux sociaux avec la pratique football et les conséquences sur la forme de pratique adoptée. Conséquemment, cette dernière scelle les contours d'une affirmation identitaire conçue plus selon une logique de production que de reproduction dans laquelle chacun est acteur de sa propre existence et alimente celle des autres et par laquelle s'efforcent de se concilier la singularité de chacun et la particularité des groupes sociaux d'appartenance (Kaufmann, 2004 ; Wieviorka, 2000).
- 7 Sur la base de ces trois formes de football non exclusives l'une de l'autre (la pratique sociale de référence – la pratique de « bas d'immeuble » – la pratique « sauvage »), nous questionnerons le rapport à l'espace qui s'y opère et en particulier l'opérationnalité d'une distinction fondée sur l'appartenance à un environnement rural ou urbain. Si, dans les deux premiers cas la stigmatisation spatiale est à l'œuvre (*distingo* rural/urbain dans la pratique de référence ; caractère nécessairement « urbain » du foot de « pied d'immeuble »), nous soulèverons l'hypothèse d'un dépassement de cette tension entre les univers urbain et rural *via* l'émergence d'un football « sauvage » lequel catalyse des pratiquants et des pratiques par-delà la question de l'espace social d'appartenance.

## La pratique sociale de référence

- 8 Cette première pratique se déroule dans le « beau » stade. Elle est institutionnalisée, régulée, bornée. Elle est représentative de la société sur la base de laquelle elle a pu tout au long de son histoire vivre des transformations. Le rendement et la productivité semblent largement constituer les principes organisateurs de ce type de pratique pour lequel la distinction rural/urbain semble largement opératoire au regard de la littérature classique en histoire et sociologie du football (Lincoln, 1978 ; Demazière & Nuytens, 2002 ; Wahl, 1989).
- 9 Cette pratique se distingue des autres par son organisation spatio-temporelle très structurée. L'espace de jeu normé dans ses dimensions permet de dépasser le cadre local pour s'exporter vers le régional, le national ou/et l'international. Les interactions sociales entre les joueurs sont

d'abord symbolisées par le port du maillot qui stigmatise leur appartenance à un milieu, un environnement. Les joueurs constituant l'équipe de football sont réunis selon des critères de performance technico-tactique, ce qui explique la diversité des provenances géographiques. Cette affirmation est cependant à relativiser en fonction de la caractéristique rural/urbain et du niveau de jeu. À un haut niveau de pratique fédérale, les recrutements sont dépendants de la cohésion collective, *via* des schémas tactiques collectifs, et des moyens financiers alloués à cet effet, sans considération géographique. À un moindre niveau de compétition, l'appartenance affective à un village, une ville, une région, renforcée par les obligations à la fois familiales et professionnelles, participent d'une redéfinition du « chez soi ». Si pour le haut niveau ou dans les métropoles, le « chez soi » est déterminé par le lieu plus ou moins euphémisé de la rencontre sportive (le stade ou le nom de l'équipe), à un niveau moindre ou en zone rurale, c'est le lieu géographique et son identité nominale qui rendent compte de cette redéfinition (Renahy, 2001). En effet, les influences du développement technologique se répercutent sur les manières de pratiquer. En ville, les valeurs de vitesse, de productivité semblent être organisatrices alors que dans le monde rural, les valeurs de force, de puissance, d'honneur semblent transpirer des attitudes en jeu (Renahy, 2001). Sur la base d'une même forme de pratique, il semble bien que la manière de pratiquer subit les influences de l'environnement local. Qui plus est, en campagne, « être ensemble, c'est faire ensemble » (Dupuy, Guédez & Valière, 2001). Le club de football, en milieu rural, est d'abord un lieu de sociabilité masculine formalisée. Comme telle, l'organisation associative joue alors un rôle prégnant dans l'institutionnalisation du rassemblement et le partage d'une activité commune. Elle est, bien plus que dans les espaces urbains, le moyen de donner un sens par l'action au regroupement des membres d'une même classe d'âge ; le moyen aussi de donner *lieu* à cette action en instituant « un local [c'est à dire] un lieu bien à eux et rien qu'à eux » (Dupuy, Guédez & Valière, 2001). « L'appropriation du territoire communal assure ainsi le renouvellement d'une symbiose socialement construite entre club et localité » (Renahy, 2001). Il n'est donc pas erroné d'affirmer que la pratique sociale de référence du football se pratique différemment en ville et à la campagne.

10 L'enchaînement temporel des entraînements et des matches, la stabilité des horaires d'entraînement et des matches, le temps de jeu constituent autant d'indicateurs rendant compte du quadrillage du temps à la fois fixe et rigide. Cette forme de coercition renforcée par la dépendance des joueurs à l'entraîneur et à l'arbitre matérialise les dimensions construites et académiques de la pratique sociale de référence. La valeur du groupe supplante l'individu dans la mesure où ce dernier participe à la recherche de l'efficacité collective et de l'efficacité d'une organisation rigoureuse. Ce sont les postes qui organisent la pratique individuelle. Le règlement fédéral quant à lui représente le référent systématique et ultime.

11 Aborder la frontière socio-spatiale, c'est caractériser la nature du jeu déployé. Dans le cas de la pratique fédérale de compétition, les joueurs rentrent dans une logique d'opposition stratégique et tactique, ils « font du football » pour *jouer contre*. Le règlement formalise une frontière institutionnelle selon le principe de démarcation.

## La pratique de « bas d'immeuble »

12 Cette forme de pratique déjà ancienne <sup>4</sup> fait se retrouver les jeunes dans les « rues et bas d'immeuble », espaces publics de proximité dans leur quartier. Elle est récréative, libre, mobile dans l'espace et le temps, négociée entre des mêmes pratiquants (Chantelat, Fodimbi & Camy, 1996 ; Travert, 1995 ; Travert, Griffet & Therme, 1998).

13 De même que la pratique sociale de référence, la pratique de « pied d'immeuble » se caractérise par une organisation spatio-temporelle qui, au lieu d'être reproductible, s'adapte aux caractéristiques de l'environnement dans lequel elle se déroule. Cette adaptation a pour fonction de permettre au jeu de se mettre en place et non au football d'exister. Les jeunes connaissent les règles fondamentales du football mais n'en conservent que l'essentiel *a minima*

dans le but de vivre les émotions produites par l'opposition. Les données de la pratique sont le fruit de négociations menées selon un registre utilitariste, stratégique et faisant la part belle à la rationalité instrumentale (Thuderoz, 2003). L'espace de jeu est ainsi apprécié selon la notion de distance entre les cibles matérialisées de façon sommaire et les divers points du terrain. Les éléments disponibles dans l'environnement servent le plus souvent de point d'appui et point d'accord. L'équilibre numérique ne semble pas *a priori* constituer une obligation de fait, ni même l'équité absolue dans le rapport de force. Les joueurs sont réunis en fonction de relations affinitaires fortes. Si l'espace engendre différents points d'accord, en revanche, le quadrillage du temps paraît beaucoup plus aléatoire. En effet, il y a un accord tacite concernant le début mais le temps total ainsi que sa répartition ne sont pas déterminés. La négociation et l'autonomie constituent les moteurs du jeu de « bas d'immeuble ». L'auto-arbitrage représente une règle de fonctionnement appelant systématiquement des engagements plus ou moins réglementés, ce qui peut parfois rendre le jeu assez virulent. C'est le plus souvent au prétexte d'un comportement excessif que le jeu s'arrête définitivement. Les jeunes se dispersent comme ils sont le plus souvent venus. Ce manque d'organisation au préalable, hormis dans le moment de l'action, présuppose cette forme de pratique comme étant spontanée et instinctive.

- 14 L'individu représente l'enjeu central de la confrontation collective dans la mesure où la dimension spectaculaire du geste technique prend le dessus sur l'organisation collective structurée. L'approche stratégique et tactique du jeu collectif est supplantée par la recherche de l'exploit technique individuel. La situation duelle opposant deux joueurs est révélatrice de cette forme de pratique. Il y a dans la recherche systématique et récurrente du défi, une volonté d'affirmer son identité et plus particulièrement son identité de joueur connu et reconnu dans le groupe d'appartenance. Le football représente une pratique permettant à l'individu d'être reconnu comme membre appartenant à un groupe et ainsi marquer la distinction entre « eux » et « nous ». L'appropriation de certains espaces urbains pour les transformer en terrain de jeu participe de la matérialisation de cette frontière tant humaine que spatiale. De même, cette distinction peut être observée au sein même du groupe au moyen de la reconnaissance statutaire dont rendent compte parfois les surnoms attribués à certains joueurs, qualifiant ainsi leur manière de jouer. La relation aux autres membres du groupe s'inscrit sur la base d'une coopération technique permettant à chacun de trouver sa place, au pire d'exister, au mieux de se valoriser selon les étapes de la construction identitaire. C'est cette sociabilité de proximité qui leur permet d'affirmer leur liberté au moyen d'une pratique autonome. C'est le statut social du joueur qui organise la pratique individuelle et son rapport au territoire. Dans le cadre de cette forme de pratique, aborder la frontière socio-spatiale, c'est dire des jeunes qu'ils « jouent au ballon » pour *jouer avec*.

## La pratique « sauvage »

- 15 Si la remise en question de l'opposition rural/urbain n'est pas neuve (Di Méo, 1996 ; Webber, 1994), elle ne nous semble pas moins pertinente pour expliquer le développement de pratiques footballistiques qui surgissent indifféremment dans nombre des lieux sur lesquels nous sommes amenés à nous déplacer, que ce soit en ville, en campagne ou dans un entre-deux parfois plus incertain.
- 16 La dernière pratique, qui n'est pas sans rappeler des éléments du « football de trottoirs » décrit par Pierre Sansot (Sansot, 1992), s'exprime prioritairement sur un stade « de fortune » qui hésite entre une pelouse publique, l'espace vert adossé à un monument, le terrain « officiel » (de football ou de handball) que l'on se réapproprie par/pour une pratique non fédérale, parfois la place du marché, le boulodrome... Elle se situe dans un entrelacs de libertés et de normes qui la positionne tout à la fois comme compromis entre les deux précédentes et comme totalement nouvelle au regard de l'indifférence de son territoire de rattachement.

Dans ce cadre, aborder la frontière socio-spatiale, c'est dire des jeunes qu'ils jouent à faire du football pour *jouer ensemble*.

## Un territoire qui relie

« Beaucoup de [pratiquants] semblent, à l'image de leur environnement, sans qualité ni référence identitaire... n'ayant d'autres rapports à l'espace qu'instrumental, ne sachant tisser les liens que dans une commune participation à la sphère de la consommation » (Guédez, 1998, pp. 63-77 ; p. 64)

- 17 À l'identique de la pratique auto-organisée, instrumentalisée, le rapport au territoire d'appartenance permet à chacun de se positionner, de s'y construire, de s'y repérer. L'appréhension du lieu se fait d'abord par les exigences fonctionnelles ou utilitaristes qui s'y rattachent. L'espace public est perçu comme un moyen d'accès aux opportunités et constitue une ressource commandée par leur pratique. La volonté de « jouer au foot » résonne comme une injonction à trouver et choisir un « terrain », un lieu de pratique facile d'accès, approprié au nombre de joueurs et dont ils peuvent maîtriser la gestion. « Le terrain, il est à nous... Le plus près pour tout le monde et le plus pratique pour réunir tout le monde... Si on est trop nombreux, on va au synthétique » (Matthieu). La référence à la logique de consommation de masse n'est cependant jamais loin dans le souci des joueurs de stigmatiser leur apparence vestimentaire (chaussures et tenues de marques ou de spécialité) et de spectaculariser leur performance sportive. « Des fois, on s'la joue un peu ! !... » (Benoît).
- 18 Si dans le cadre de la pratique sociale de référence et celle de « pied d'immeuble », le lieu de pratique est institutionnalisé pour la première et relativement fixe pour la seconde, il semblerait être plus aléatoire concernant la pratique « sauvage ». En effet, le processus d'appropriation spatiale ne semble pas autant marqué. Le « terrain » est privatisé pendant la période de son utilisation mais les usagers n'en ont que l'usufruit. Il y a un esprit de propriété tacite, temporaire et répétée<sup>5</sup>. « Le terrain aux Remparts, il est à nous... Mais d'autres y jouent avec nous ou viennent quand on n'est pas là » (Matthieu). L'accord sur le lieu de pratique reste identique jusqu'au moment où le lieu n'offre plus les mêmes conditions pour jouer. « Avant on jouait à La Capelle<sup>6</sup>. Mais aussi, c'est plus facile pour nous de nous déplacer en vélo... que pour eux [les autres joueurs réguliers] qui sont à pied » (Thomas) ; « Le terrain rouge<sup>7</sup>, on peut pas tacler, on se fait mal ! !... » (Jonathan) ; « On se donne rendez-vous systématiquement aux Remparts sauf s'il pleut ou qu'on n'est pas assez nombreux... Alors, on va au synthétique parce qu'on est sûr de trouver des autres joueurs... » (Romain). Quand la recherche d'une confrontation avec d'autres groupes plus ou moins stables surgit, le choix du lieu est remis en débat. « Au synthétique, on joue contre d'autres, c'est plus compétition... Aux Remparts, on joue entre nous, on s'connait » (Romain) ; « Sur les autres terrains, c'est pas les mêmes gens [...] et y'a trop de monde » (Thomas). Le territoire qui sourd de leur rapport à l'espace est multiple, fait de frontières, de ruptures et de continuités, mais surtout, il (ré)concilie le territoire d'appartenance, le territoire de référence et le territoire d'activité quotidienne qui sont fréquemment différents ; une situation réputée improbable en particulier hors des sociétés traditionnelles.
- 19 Concrètement, le lieu est déterminé par une récurrente symbolique attachée à la pratique de référence. Le football fédéral se jouant sur un terrain gazonné, le foot « sauvage » se doit d'être joué, si possible, sur de l'herbe. « Un vrai terrain... Il a été choisi par rapport à la surface en herbe » (Romain). « La pelouse, c'est mieux pour le gardien, il peut plonger » (Matthieu). Quant à la délimitation de l'aire de jeu, elle prend appui sur des repères stables issus de l'environnement, en concordance avec la pratique fédérale et dépendant du nombre de joueurs. Si des vêtements roulés ou des sacs peuvent servir de marquage pour matérialiser les poteaux de but, la barre transversale est laissée à l'appréciation mutuelle des joueurs. La grandeur des cibles, comme celle du terrain d'ailleurs, est approximative, grandissant en rapport au nombre

d'opposants, dans un souci systématique de conserver une taille optimale permettant un jeu de marque et de manipulation. « La largeur du terrain s'arrête au parking d'un côté et à la pente du terrain de l'autre... C'est là qu'on fait les touches !... Dans la longueur, ça dépend du nombre de joueurs » (Jonathan) ; « Pour les buts, on met le gardien et on voit bien s'il y a de la place... On s'imagine, on se projette par rapport au modèle de but officiel... » (Benoît) ; « On voit bien s'il [le but] y est ou pas, au feeling... » (Thomas).

## Le temps dans l'entre-deux de l'espace<sup>8</sup>

- 20 Sur la question du temps, la pratique est d'autant plus libre qu'elle est dépendante de cette liberté de l'endroit négocié à l'avance. « Si le match est prévu longtemps à l'avance, on essaie de trouver un terrain officiel » (Romain). Cette incertitude quant au lieu de pratique influence également la temporalité des confrontations. Celle-ci paraît être moins régulière que dans les deux autres formes de pratique, ce qui ne permet pas d'installer une certaine rythmicité des oppositions dans la semaine ou dans le mois. Cette irrégularité est conditionnée par les obligations extra-sportives, les conditions météorologiques, la présence des autres joueurs, et plus particulièrement du groupe et de son « noyau dur », celle enfin de la disponibilité des terrains de jeu. « On joue le samedi après-midi si tout le monde est disponible, surtout s'il n'y a pas de D.S. [devoir surveillé] à réviser [...], qu'il fait beau et que ceux qui jouent en club n'ont pas de match... » (Thomas) ; « Pendant les vacances, on joue tous les jours ou tous les deux jours » (Loïc).
- 21 Le jeu semble être discipliné, que ce soit des dimensions du terrain aux comportements des acteurs en passant par le respect du règlement et les temps de confrontation. Tout est négocié et négociable avant mais aussi en cours de rencontre. Se dégage une forme tacite de transaction sociale dans la mesure où « les zones d'accord [sont déterminées] en fonction de [la] capacité de pression respective » (Rémy, Voyé & Servais, 1978, p. 89) des acteurs et environnements en présence. Le temps n'est pas défini à l'avance mais c'est la perception d'attitudes nonchalantes (fatigue, lassitude ou baisse de la qualité de jeu), qui détermine la fin de la partie. « La durée du match dépend si on joue bien. Si ça commence à partir, si c'est pas trop sérieux, ce n'est pas intéressant » (Benoît). Par contre, le moment du rendez-vous est fixe et régulier, presque sans que les joueurs aient à le rappeler. « Toujours à partir de 14h ou 14h30 » nous disent les Boulonnais. « Toujours le matin... autour de 11h » assurent les Angoumoisins. Le début du match est conditionné par le nombre « *suffisant* » de joueurs présents (4 contre 4 minimum) et le préalable d'un changement vestimentaire et d'un échauffement. « On se change au bord du terrain... En attendant que tout le monde arrive, on s'échauffe, on fait des frappes » (Matthieu).
- « Étudiant les rapports entre commémoration et lieux, Maurice Halbwachs (1925) avait bien mis en évidence un aspect essentiel ; la reconstruction du passé dépend des relations que nouent les individus ou leurs représentants à l'espace. » (Guédez, 1998)
- 22 Cette réalité est également patente dans le cadre du football « sauvage » où le lien entre le temps et l'espace s'impose manifestement dans les dires des footballeurs rencontrés. En effet, ils s'approprient l'espace par la pratique et c'est le temps répétitif de la pratique qui, au final, autorise l'interpellation nominale des lieux, selon un sens qui n'en est un que pour ceux qui furent là, présents lors de la première interpellation et se la sont appropriée pareillement. « Les Remparts », « Le terrain rouge », « En bas », « à l'eau », « Au fort » sont autant de « terrains » pour la pratique mais leur inscription territoriale, pour le non initié, est incertaine voire périlleuse ou trompeuse. Le nom choisi sert aussi à différencier les membres du groupe de ceux qui n'en sont pas ; il est autant un marqueur identitaire qu'un élément de la distinction sociale. Il inscrit le lieu dans une mémoire collective propre et restrictive.

## Une règle productrice de jeu et de territoire

- 23 Si la règle prend sa source à l'extérieur du groupe dans la pratique de référence et à l'intérieur dans la pratique de « pied d'immeuble », elle est dans l'entre-deux en ce qui concerne la pratique « sauvage ». D'une règle organisant le jeu dans la pratique fédérale (« le jeu, c'est la règle »), en passant par une règle niée au cœur des cités (« la règle, c'est de jouer » (Travert, 1995), nous arrivons, dans la pratique sauvage, à une règle négociée comme fondement du jeu : *la règle pour jouer*. « Si pas de règle, pas de match » (Sébastien) nous assurent nos interlocuteurs.
- 24 La règle est adaptée du règlement fédéral et mise en œuvre sur un principe d'honnêteté et de consensus. Ainsi, il n'y a pas de carton, pas d'arbitre, pas d'exclusion. Les touches se jouent au pied. Les coups francs, s'ils s'avèrent rares, s'exécutent le plus souvent de façon indirecte. La faute n'est pas source de litige car il y a une volonté de jeu pour le jeu. Elle est reconnue presque spontanément par le joueur fautif, au besoin le lien amical et la logique hédoniste fondent cette obligation sociale. « Quand il y a une faute, le joueur va la reconnaître. Comme c'est pas l'esprit de compétition, même s'il y a but après, c'est pas grave... Il reconnaît sa faute, il s'excuse, il arrête le ballon, on reprend le match ! » (Romain). Ce faisant, la règle organise bien les territoires et, comme marqueur, elle participe à la délimitation des frontières socio-spatiales et symboliques.

## Une technique qui marque et démarque

- 25 Par ailleurs, les joueurs mobilisent des comportements techniques reconnus, inspirés du modèle de l'élite. À l'inverse du football de « pied d'immeuble », ces derniers ne sont pas pour autant organisateur principal de la rencontre. Ils servent certes à une mise en scène de soi laissant espérer une forme de reconnaissance sociale par les joueurs présents mais priment la recherche d'exutoire et celle d'une forme de lien social fût-il pauvre et parfois utilitaire ou stratégique. Les acteurs du football « sauvage » déploient des « arts de faire » (de Certeau, 2002) footballistiques, producteurs d'espaces, mais aussi des « arts de faire » dans l'espace, centrés sur l'individu et ses valeurs (Lussault, 2000). En opposition avec la pratique de référence qui est, elle, tendanciellement soumise à la logique aliénante de la culture de masse (Wahl, 1989 ; Lellouche, 2000), le football « sauvage » est pour sa part plus libre. Ainsi que nous le confirment les joueurs rencontrés, le football de référence est conditionné par l'impératif de résultats et la raison mercantile. Même s'ils ne s'en affranchissent pas autant qu'ils l'affirment (*cf.* achats de biens de marque pour une pratique non fédérale et donc *a priori* moins contraignante), ils développent des stratégies combinatoires qui leur permettent de se construire une identité sans être complètement soumis à la culture dominante. Ils mettent en œuvre ces « arts de faire » à partir des matrices pratiques proposées par l'ensemble social mais dont l'individu s'empare pour les conformer à son sujet, son groupe, sa pratique ou son projet. « Cela n'a rien à voir avec le club ou le jeu à la TV, il n'y a pas de postes attirés, on tourne... Les règles du foot ?... Ouais, on peut dire ça » (Jonathan).

## Une socialité tiède

- 26 Si l'équilibre numérique est recherché *ex ante*, c'est pour éviter la dévalorisation du score final. La constitution des équipes paraît pour le moins changeante mais toujours sur la base de deux ou trois joueurs représentant un noyau dur tout en laissant le cercle ouvert à la venue éventuelle d'autres joueurs. « Un groupe Giroux, un groupe Mariette<sup>9</sup>, deux bandes de copains... » (Jonathan) ; « 4 contre 4 minimum, les autres sont intégrés au fur et à mesure » (Thomas) ; « Si il y a déséquilibre numérique, on change : 30 minutes dans une équipe puis 30 dans l'autre » (Matthieu) ; « Tant que l'on n'est pas trop, tout le monde peut venir... Du moment que le joueur rentre dans l'esprit d'amusement et qu'il soit sympa » (Benoît).
- 27 Dès lors, la sociabilité qui se dessine dans cette forme de pratique renvoie à l'idée de « civilité tiède » chère à Sylvia Ostrowetsky (1996). Elle se caractérise à la fois par une capacité manifeste à transcender les clivages habituels entre les groupes sociaux mais aussi

- par une relative indifférence à l'autre et un certain repli sur soi. Si le groupe de pratiquants sait s'ouvrir aux autres qui pourraient se trouver sur les lieux sans vraie restriction, le lien est conséquemment dissolu, éphémère et instable. Le rapport à l'autre s'inscrit dans une perspective utilitariste qui n'exclut pas la constitution de liens « amicaux » plutôt distendus. « Parfois, s'il n'y a pas un groupe suffisant, cela ne donne pas trop envie d'y aller » (Sébastien) ; « à la fin du match, chacun rentre chez lui, seul » (Thomas). Les départs progressifs des joueurs entraînent une déliquescence du jeu qui met fin à la sociabilité. Cette fin du match informelle et non anticipée rappelle bien que les retrouvailles sont circonstanciées, déterminées par le seul désir-plaisir de jouer même si subsiste de-ci de-là le sentiment d'être une « bande de copains ».
- 28 Nous rentrons là typiquement dans la socialité et l'urbanité du monde moderne telles que Georg Simmel <sup>10</sup> les définit mais qui caractérisent aujourd'hui tout autant les pratiques de loisirs et de sports auto-organisés des jeunes en campagne ou en zone rurale (Dupuy, Guédez & Valière, 2001, pp. 94). La socialité repose autant sur une appartenance territoriale ou sociale que sur une appartenance de génération. Elle est éclatée et diffuse dans les rassemblements, se composant et se recomposant sans cesse en fonction des occasions et des lieux de rencontres (groupe de voisinage, camarades actuels, anciens camarades d'école...), des moments de l'année et des opportunités (les périodes scolaires paraissent plus privatives, les vacances plus ouvertes en opportunités). Ces regroupements, même s'ils sont éphémères, momentanés et dirigés par/vers un seul objet, font apparaître des procédures de ritualisation et de solidarité mécanique au sens d'Émile Durkheim <sup>11</sup>.
- 29 Le modèle de la communauté selon Ferdinand Tönnies <sup>12</sup> nous paraît alors plutôt pertinent pour qualifier cette recherche identitaire basée sur l'affinitaire, la proximité spatiale, la communion d'esprit et de lieu, les relations affectives et émotionnelles. Au final, la pratique « sauvage », dans sa constitution au quotidien, souscrit à l'hypothèse d'une forme de « société communautaire » où les multiples saillances individuelles peuvent se déployer sur la prégnance communautaire (Lévy, 1994 ; Lussault, 2000, p. 15).

### Le football « sauvage », un football « chez soi »...

- 30 En conclusion, au-delà de l'opposition entre football des villes et football des champs, le football « chez soi » apparaît l'élément fédérateur pour une multitude de pratiques observées. La question locale semble donc être l'élément central de la (re)construction socio-spatiale des identités individuelles (le « je ») et communautaires (le « nous »), rurales mais aussi urbaines (le « on »).
- 31 Cependant, s'il n'y a pas incompatibilité en termes d'inscription individuelle simultanée dans plusieurs de ces pratiques, l'opposition entre elles existe et se situe bien entre les deux premières formes de pratiques d'une part et la pratique « sauvage » d'autre part.
- 32 La pratique sociale de référence, représentative de l'activité institutionnalisée, rend compte d'une sociabilité contrainte et forcée en raison d'enjeux économiques et sociaux plus ou moins forts. La dimension collective semble première et rend opérante la distinction rural/urbain. La pratique de « bas d'immeuble » en tant que pratique auto-organisée valorise la dimension duelle dans laquelle l'aspect technique tient une place prépondérante. La sociabilité y est contrainte par les membres du groupe.
- 33 La pratique « sauvage » s'inscrit dans l'entre-deux et l'au-delà des pratiques sus-citées. Elle est un territoire qui relie les individus et groupes entre eux mais aussi qui relie les individus à l'espace. Cette appropriation de l'espace, allant jusqu'à en détourner ses usages, s'opère par le recours au temps commun et se scelle par la mobilisation conjointe d'« arts de faire » et d'une socialité tiède. Elle poursuit des finalités hédonistes et communautaires, cultivant la ressource du « chez-soi », son confort et sa sécurité, comme moyen de sortir d'une pression sociale articulée autour des valeurs de rendement, de performance et de concurrence.
- 34 Si la tension entre rural et urbain semble incontestable au sein même de la pratique compétitive et celle de « pied d'immeuble », cette tension n'existe plus dès lors qu'est posée

la problématique du « chez soi » comme élément de *ré*-appropriation et *ré*-affirmation de son identité culturelle. Il y a *re*-création d'une pratique permettant aux individus de se donner accès à une pratique de jeu, dont l'activité consiste à « jouer à faire du foot » pour le simple défoulement et le plaisir.

35 La pratique « sauvage » comme pratique « chez soi » propose ainsi une autre définition du territoire dans le sens où elle détermine « un [autre] milieu de vie, de pensée et d'action, dans lequel et grâce auquel un individu ou un groupe se reconnaît, dote ce qui l'entoure de sens et se dote lui-même de sens, met en route un processus identificatoire et identitaire » (Barel, 1990, cité par Philippe Titzon dans Di Méo, 1996). La pratique « sauvage », comme conséquence d'un processus de redéfinition permanente par les individus d'une pratique sportive socialement reconnue, inscrit bien les pratiques sportives dans une tendance lourde de la contemporanéité : la dialectique entre l'affirmation de l'individu comme entité singulière et celle de l'individu comme construit au croisement des identités collectives. Dans une sociologie de la vie quotidienne, il ne s'agit alors plus d'arbitrer entre production et reproduction de la société (Remy, Voyé, Servais, 1978), mais de les prendre en considération de façon dialogique et transactionnelle.

---

### **Bibliographie**

- BAREL Y. (1990), « Territoires et corporatisme », *Économie et Humanisme*, n° 314
- BENVENISTE É. (1969), *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, vol. 1, Paris, Éditions de Minuit
- CAGNACCI A. (2001), « Quand on a que le foot », *Autrement*, collection Mutations, n°205, juin
- CERTEAU DE M. (2002, 1<sup>ère</sup> éd. 1980), *L'Invention du quotidien. Vol.1 Arts de faire*, Paris, Éditions Gallimard/Folio essais
- CHANTELAT P., FODIMBI M. & J. CAMY (1996), *Sports dans la cité, anthropologie de la jeunesse sportive*, Paris, Éditions L'Harmattan
- DEIGNIÈRES D. & P. DURET (1995), *Lexique thématique en sciences et techniques des activités physiques et sportives*, Paris, Éditions Vigot
- DEMAZIÈRE D. & W. NUYTENS (dir.) (2002), « Un monde foot, foot, foot ! », *Panoramiques*, n° 61, 4<sup>ème</sup> trimestre II
- DI MÉO G. (dir.) (1996), *Les Territoires du quotidien*, Paris, Éditions L'Harmattan
- DUPUY F., GUÉDEZ A. & M. VALIÈRE (dir.) (2001), *Mues traversières. Ethnographie en Montmorillonnais*, Gençais (Vienne), Éditions ARPE
- DURKHEIM É. (1897), *De la Division du travail social*, Paris, Presses universitaires de France
- GAUCHET M. (1996), « Présentation du dossier Nouvelles Géographies », *Le Débat*, n°92
- GUÉDEZ A. (1998), « Néo-urbains, néocitoyens ? », dans FERRÉOL G. (éd.), *Intégration, lien social et citoyenneté*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion
- HALBWACHS M. (1925), *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Éditions Alcan
- KAUFMANN J.-C. (2004), *L'Invention de soi. Une Théorie de l'identité*, Paris, Éditions Armand Colin
- LELLOUCHE Serge (2000), « L'école de Francfort. Du café Marx au café Max », dans collectif, *La Sociologie. Histoire et idées*, Auxerre, Sciences Humaines Éditions
- LÉVI-STRAUSS C. (1962 rééd. 1992), *La Pensée sauvage*, Paris, Éditions Plon
- LÉVY Jacques (1994), *L'Espace légitime. Sur la Dimension légitime de la fonction politique*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques
- LINCOLN A. (1978), "Association Football and the Urban Ethos", dans WIRTH John D. & JONES Robert L. (dir.), *Manchester and São Paulo: Problem of Rapid Urban Growth*, Stanford, CA: Stanford University Press

- LUSSAULT M. (2000), « Action(s) ! », dans LÉVY J. & M. LUSSAULT (dir.), *Logique de l'espace, Esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Éditions Belin
- MAUNY C. & C. GIBOUT (2008), « Le football "sauvage" : d'une autre pratique à une pratique autrement... », *Science & Motricité*, n° 63, 2008-1
- OSTROWETSKY S. (dir.) (1996), *Sociologues en ville*, Paris, Éditions L'Harmattan
- PINÇON-CHARLOT & M. PINÇON (1989), *Dans les beaux quartiers*, Paris, Éditions du Seuil
- REMY J., VOYÉ L. & É SERVAIS (1978), *Produire ou reproduire ? Une Sociologie de la vie quotidienne*, Bruxelles, Éditions Vie ouvrière
- RENAHY N. (2001), « Football et représentation territoriale : un club amateur dans un village ouvrier », *Ethnologie française*, n° XXXI, 2001-4
- SANSOT P. (1992), « Le football de trottoirs », dans *Les Gens de peu*, Paris, Presses de France
- ROULLEAU-BERGER L. (1991), *La Ville intervalle*, Paris, Éditions Méridiens-Klincksieck
- SIMMEL G. (1981, 1ère éd. allemande 1908), « Questions fondamentales de la sociologie », dans *Sociologie et Épistémologie*, Paris, Presses universitaires de France
- SIMMEL G. (1986, 1ère éd. allemande 1908), « Recherches sur les formes de la socialisation », dans *La Sociologie et l'expérience du monde moderne*, Paris, Éditions Méridiens Klincksieck
- THUDEROZ Christian (2003), *Négociations. Essai de sociologie du lien social*, Paris, Presses universitaires de France
- TÖNNIES F. (1981, 1<sup>ère</sup> éd. All. 1887), « Communauté et société », dans *Sociologie et Épistémologie*, Paris, Presses universitaires de France
- TRAVERT M. (1995), « Les deux parties de football : dans le stade et au pied des immeubles », dans Collectif, *Football : jeu et société. Les entretiens de l'INSEP*, Paris, Éditions Insep
- TRAVERT M., GRIFFET J. & P. THERME (1998), « Football des rues et des stades », *Annales de la recherche urbaine*, n°79
- VIEILLE MARCHISET G. (1999), « Sports urbains auto-organisés et politiques municipales d'équipements sportifs : l'exemple du basket de rue », *Revue européenne de management du sport*, n°2, Voiron, Presses universitaires du sport
- WAHL A. (1989), *Les Archives du football. Sport et société en France. 1880-1980*, Paris, Éditions Gallimard/Julliard
- WIEVIORKA M. (2000), *La Différence*. Paris, Éditions Balland
- WEBBER M. (1996, 1ère éd. GB 1994), *L'Urbain sans lieux ni bornes*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube

---

## Notes

1 Didier Delignières et Pascal Duret définissent la pratique sociale de référence comme étant une pratique culturellement définie et reconnue, engageant autant l'ordre des pratiques effectives que l'ordre symbolique ou celui du sens (Delignières et Duret, 1995).

2 À l'intérieur du jeu, la ligne médiane matérialise la distinction entre les deux équipes et donc rend compte de la caractéristique essentielle : l'opposition. Ces éléments visualisables participent de la topographie du contexte du jeu mais présentent l'inconvénient de donner une perception statique du football. Or, la permission réglementaire donnée aux deux équipes de pénétrer dans le camp de l'adversaire laisse présager du caractère dynamique de l'activité mais en même temps rend confuse l'identification de la notion de frontière. Ce caractère évolutif et changeant du jeu de football nous permet plutôt d'envisager cette notion de frontière dans une perspective topologique compte tenu du caractère interpénétré de l'opposition. En effet, le repère topologique rend compte d'invariants existants indépendamment de l'évolution de la structure changeante (par exemple, distance d'affrontement-intervalle). Il renvoie donc au caractère dynamique du jeu alors que le repère topographique positionne les objets, les joueurs dans l'espace par rapport à des éléments stables (par exemple, les lignes, le but). Le football constitue dès lors une pratique sportive dans laquelle chaque équipe tente de gagner du terrain

sur l'autre. Elles poursuivent l'objectif de conquête de territoire qui, s'il ne remet pas en question la frontière géographique, rend floue la frontière entre les individus.

3 L'échantillon retenu se compose de 7 sites, un dans le Calaisis, trois dans le Boulonnais, un dans le Perche, deux en région picto-charentaise. Sur chacun de ces lieux visités de deux à cinq reprises chacun, la population enquêtée tournait entre 5 joueurs et 15 joueurs avec parfois des variations importantes selon le jour et l'heure. Les entretiens non directifs se sont appuyés sur six personnes (deux collégiens, un lycéen, un étudiant et deux salariés), le plus jeune ayant 12 ans, le plus âgé 25 ans, répartis équitablement par l'appartenance aux classes moyennes et populaires. Les quatre entretiens semi-directifs impliquaient des personnes issues des classes moyennes et supérieures âgées de 17 à 19 ans.

4 Astolfo Cagnacci relève que les caractères saillants du « football de pied d'immeuble » existaient déjà, pour l'essentiel, au sortir de la seconde guerre mondiale dans les cités ouvrières du nord-est de la France (Cagnacci, 2001).

5 Nous touchons ici à une définition de la propriété qui suggère celle de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie telle que mise en évidence par Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon dans leurs travaux sur ces univers sociaux (Pinçon-Charlot & Pinçon, 1989).

6 La Capelle est une commune périurbaine de l'agglomération de Boulogne/Mer, située à une petite dizaine de kilomètres du centre-ville.

7 Cette référence à la couleur du terrain, spécificité appréhendée le plus aisément, réfère à un terrain en argile plutôt délaissé par les joueurs rencontrés en raison de son côté abrasif.

8 « Une différence entre espace et temps donne la suite paradigmatique: dans la composition de lieu initial (I), le monde de la mémoire (II) intervient au bon moment (III) et produit des modifications de l'espace (IV). Selon ce type de différence, la série a pour commencement et pour fin une organisation spatiale ; le temps y est l'entre-deux, étrangeté survenue d'ailleurs et produisant le passage d'un état des lieux au suivant » (de Certeau, 2002).

9 Giroux et Mariette sont les noms de deux lycées boulonnais. Cette référence est faite spontanément par les jeunes footballeurs rencontrés. Elle constitue pour eux un vrai marqueur socio-spatial de leur identité.

10 Selon Georg Simmel, l'urbanité est d'abord fondée sur l'émergence de l'individu comme unité de pensée et d'action, elle se caractérise par la prédominance des relations interpersonnelles et leur instabilité (Simmel, 1981, 1986).

11 Dans *De la division du travail social*, Émile Durkheim caractérise la solidarité mécanique, par opposition à la solidarité organique, comme celle où les individus sont interchangeable et leurs consciences tout entière occupées par la morale et les croyances collectives (Durkheim, 1897).

12 Dans sa célèbre distinction entre communauté (*Gemeinschaft*) et société (*Gesellschaft*), l'auteur montre que, dans la communauté, les hommes restent liés malgré toute séparation alors que, dans la société, ils restent séparés malgré toute liaison. Les relations communautaires sont marqués par l'affectif, la proximité et la solidarité ; les relations sociétales s'établissent entre individus mus par des intérêts spécifiques, elles sont fonctionnelles et fondées sur le calcul (Tönnies, 1981).

### ***Pour citer cet article***

Référence électronique

Christophe Gibout et Christophe Mauny, « La question locale comme nouvelle frontière socio-spatiale », *SociologieS* [En ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 02 juin 2009. URL : <http://sociologies.revues.org/index2763.html>

### ***À propos des auteurs***

#### **Christophe Gibout**

Maître de conférences (HDR) en Sociologie au département STAPS de l'ULCO ; directeur de l'Institut des Mers du Nord (EA 4348, MRSH Dunkerque) ; chercheur associé au laboratoire ICoTEM (EA 2252, MSHS Poitiers) - [Christophe.Gibout@univ-littoral.fr](mailto:Christophe.Gibout@univ-littoral.fr)

#### **Christophe Mauny**

Docteur en sociologie, Professeur agrégé d'EPS ; chercheur au Laboratoire ICoTEM (EA 2252, MSHS Poitiers) ; membre associé au laboratoire L.E.I. (FSSEP Lille 2).- [cmauny@live.fr](mailto:cmauny@live.fr)

**Résumé / Abstract / Resumen**

Partant de l'objet football socialement reconnu et de deux formes de pratique préalablement identifiées – pratiques fédérale et de « pied d'immeuble » – notre travail interroge l'influence et l'importance de la localisation dans la définition formelle des pratiques et la compréhension de leurs logiques identitaires. Parce que les pratiquants déploient des « arts de faire » singuliers sur un territoire jouant le rôle de lien et de liant, notre enquête montre que la dichotomie rural/urbain ne semble plus aujourd'hui heuristiquement pertinente pour comprendre le construit de la pratique sportive. Dès lors émerge la question locale – celle du « chez soi » – comme élément central de la construction sociale de la pratique sportive ; en témoigne la réalité d'une autre forme de football, non exclusive des deux autres : le football « sauvage ».

**Mots clés :** territoire, espace-temps, pratique sportive, local, football, socialité

*The local question as a new socio-spatial frontier**Beyond opposition between urban and rural soccer: the “at home” one*

On the basis of socially recognized football and of two beforehand identified forms of practice – official soccer and football played at the foot of one's building – our work questions the influence and the importance of the localization in the definition of the practices and in the comprehension of their identity logics. Because of the players use « second hand habits » on a territory playing the part of bond and binder, our investigation shows that the rural/urban dichotomy doesn't seem any more relevant today to understand the construction of sport's practice. Consequently emerges the local question – the one of « at home » – as central element of the social construction of the sport's practice as testified to the reality of another form of football, nonexclusive of both others: « wild » football.

*Lo local como nueva frontera socio-espacial**Mas allá de la oposición entre el futbol urbano y el futbol rural: “nuestro” futbol*

A partir del futbol, en tanto que objeto social objetivado, y de dos maneras de jugar, la practica institucionalizada por los clubes por una parte y por otro lado la practica callejera, el artículo se plantea la influencia y la importancia de la localización espacial en la definición puramente formal de la practica futbolística y la comprensión de las lógicas identitaria respectivas. Los jugadores despliegan diferentes formas singulares de jugar dentro de un espacio, y asumen implícitamente el doble papel de lazo y de aglutinante social. El artículo demuestra que la división entre lo rural y lo urbano no es hoy día eficaz desde el punto de vista heurística para explicar lo que hay de pertinente en la práctica de ese deporte. A partir de ese momento surge la problemática de lo local, la de “lo nuestro”, como elemento central de la construcción social de la practica deportiva. El mejor ejemplo de esto es la práctica de otra especie de futbol que no excluye los otros dos: el futbol espontáneo.